

Pardès 7/1988

NOTES

Alan Mintz: *Hurban: responses to catastrophe in hebrew literature. New York: Columbia University press, 1984. 283 pages.*

David G. Roskies: *Against the apocalypse: responses to catastrophe in modern Jewish culture. Cambridge, Massachussets; London: Havard University press, 1984. 374 pages.*

par Jean Baumgarten

Une légende raconte que des Juifs marocains avaient conservé les clefs de leurs maisons ancestrales d'Espagne ou du Portugal et que, dispersés dans l'Europe au XX^e siècle, ils les gardaient encore comme de précieuses reliques de leur passé. Ces clefs ne sont-elles pas souvent les textes saints et les récits que le peuple juif a créés tout au long de son histoire et transmis de génération en génération? C'est à cette chaîne de récits que D. Roskies et A. Mintz ont consacré deux livres importants sur les réponses juives aux catastrophes dont l'approche, à la frontière de l'anthropologie culturelle et de l'histoire des mentalités, s'avère neuve et originale. Les deux auteurs montrent combien les drames auxquels furent confrontés les Juifs et les récits qui vont en naître, demeurent un des paradigmes fondamentaux de l'histoire juive. Il ne s'agit toutefois nullement pour Roskies et Mintz de dresser une typologie des récits créés autour de ce thème, aussi riche et central qu'il soit, mais, tout au contraire, de rappeler la centralité d'une thématique singulière qui permet de mieux cerner certaines structures profondes de la mémoire juive. Sous la multiplicité éclatée des réponses aux catastrophes, se lit une continuité et se dessine des lignes de force qui donnent à la littérature juive son caractère si unique. Il ne s'agit pas plus de présenter, pour reprendre l'expression de S.W. Baron, une « vision lacrimale de l'histoire juive ». A l'inverse, la leçon essentielle de ces récits tragiques est de nous rappeler la positivité fondamentale du judaïsme, la capacité tou-

jours renouvelée à affronter, surmonter les séismes de l'histoire et les forces créatrices à l'œuvre y compris au cœur des tourmentes. Le devoir de remémoration reste certes central; le rappel des tragédies collectives demeure primordial aussi bien dans la liturgie que dans les œuvres littéraires. Mais dans ces récits maintes fois repris, remémorés, gisent tout un arsenal de gestes et d'usages, un condensé d'expériences politiques qui, à la fois, servent à juguler l'angoisse, consoler ou reconforter mais aussi à fixer des modèles d'action. Ces réponses aux traumatismes sont, en quelque sorte, la mémoire tacticienne du peuple juif confronté à la violence aveugle. Nous sommes en présence d'une véritable *tradition* transmise à travers une infinité de récits, de génération en génération.

A. Mintz explore essentiellement la littérature en hébreu, depuis le livre des Lamentations jusqu'aux textes inspirés par le procès d'Eichmann dont il mesure l'impact sur la société israélienne. Son interprétation privilégie surtout la transformation et la métamorphose de ces paradigmes à travers l'histoire. Il met l'accent sur la permanence des archétypes bibliques ou rabbiniques constamment réactualisés à la faveur des événements. A chaque traumatisme historique correspond un type de récits, une symbolisation particulière dont Mintz définit les modalités. L'un des paradigmes fondamentaux qui donne sens à l'histoire juive reste l'Alliance, loyauté exclusive du peuple d'Israël à son Dieu qui, en retour, fait d'Israël son peuple. Dans la littérature biblique et midrachique, A. Mintz montre que la catastrophe est le signe d'une rupture du pacte qui lie Dieu au peuple juif, désunion qui appelle une restauration de la relation interrompue. C'est dans cette optique que les rabbins du midrach sur les *Lamentations*, interprètent la destruction du Temple. Le récit anticipe un processus de régénération et en constitue l'amorce visionnaire. Pour Mintz, c'est lors des croisades que les réponses aux catastrophes trouvent leur expression la plus radicale. Des formes littéraires spécifiques naissent alors, comme les chroniques ou les poèmes liturgiques (*piyyutim*) et un nouvel idéal émerge: le *quiddush ha shem* ou sanctification du Nom. La souffrance des justes devient un signe de la faveur de Dieu qui teste ainsi la foi de ceux qu'il sait pourtant déjà être pieux. Le sacrifice n'est plus seulement une punition des péchés, l'expiation des fautes mais le degré suprême de l'accomplissement spirituel et de l'union à Dieu. Au XIX^e siècle, va s'amorcer une coupure fondamentale: l'imaginaire religieux ou les mythes bibliques demeurent certes le socle sur lequel s'élaborent les récits inspirés, notamment, par les programmes. Mais les modèles de l'histoire juive commencent à être subvertis, critiqués au nom d'une nouvelle conscience politique et sociale. Certaines des œuvres maîtresses de la littérature hébraïque de l'époque attestent ce changement radical. Chez Mendele Mokher Seforim, les réminiscences du livre des Lamentations se doublent d'une peinture cruelle, pleine d'une ironie décapante, de la passivité archaïque de la vie juive dans les communautés de la zone de résidence. Même dualité dans le poème de Bialik *Dans la ville du massacre*: le poète est à la fois investi de la mission de témoigner, de consoler le peuple juif mais aussi de montrer l'impasse des réponses traditionnelles aux catastrophes et les conséquences dramatiques de l'ignorance politique. Bialik tend ainsi à accélérer la prise de conscience des masses juives et à consolider l'idéal sioniste. Dans la perspective de cet ouvrage, la *Shoah* ne pouvait qu'occuper une place centrale. Mintz s'interroge dans les derniers chapitres de son livre sur un aspect paradoxal: la place somme toute assez restreinte de l'Holo-

causte dans la littérature israélienne et les raisons d'un certain silence des romanciers sur ce thème obsédant. Deux œuvres font toutefois exception : celles d'Uri Zwi Greenberg et d'Aharon Appelfeld dont maints poèmes ou récits tentent de penser cette tragédie et de témoigner sur la perte d'un monde englouti. Pour Mintz, le procès d'Eichmann reste le moment d'un changement d'attitude de la société israélienne envers les survivants ou les victimes et d'une exploration nouvelle de la culture diasporique.

Le livre de D. Roskies s'intéresse, dans une perspective parallèle, aux œuvres en yiddish. Il montre, en se fondant essentiellement sur l'histoire littéraire, la cohérence et la permanence des codes transmis au cours des siècles. Les catastrophes sont constamment réinterprétées à la lumière des archétypes puisés dans la tradition juive. Tout désastre collectif se voit mués en rites, racontés lors de commémorations associées à la vie quotidienne des communautés afin de rappeler l'héroïsme des générations antérieures et de garder vivante l'espérance de la rédemption. Roskies montre comment à partir du XIX^e siècle, les schémas littéraires vont subir des transformations radicales. Son étude se fonde sur un vaste ensemble d'œuvres de la littérature yiddish. Citons en tout premier lieu, les pères fondateurs de la littérature moderne dont Sholem Aleikhem ou Mendele Mokher Seforim qui, en introduisant dans leurs récits un élément de parodie et de dérision, font éclater les modèles traditionnels. Ainsi s'amorce une vaste critique interne de la société juive. La poésie, véhicule privilégié de la tristesse collective du peuple juif, demeure le lieu par excellence où réinterpréter les paradigmes anciens et élaborer de nouvelles réponses aux tourmentes de l'histoire. La traduction yiddish du poème de Bialik sur les pogromes de Kishinev eut ainsi un impact politique évident, notamment dans la constitution de groupes d'autodéfense. Le livre de Roskies privilégie deux aspects essentiels des créations en yiddish : tout d'abord la représentation des tragédies qui ensanglantèrent les *shtetls* d'Europe orientale. Que ce soit chez les écrivains modernes pour qui la bourgade juive reste le symbole d'un lieu moribond ou bien dans les témoignages comme le journal d'Anski, le *shtetl* demeure un lieu mythique de la mémoire juive. Plus son agonie se précipite, plus les récits à son sujet prolifèrent. Autre aspect essentiel de l'étude de Roskies : l'écho de la *shoah* dans la littérature yiddish. Pour les intellectuels juifs prisonniers des ghettos nazis, la créativité culturelle occupa une place centrale comme un des modes de résistance à la barbarie. Ecrire, raconter, jouer du théâtre demeurent autant d'actes de foi, de manières de transcender l'angoisse quotidienne. Des créateurs comme E. Ringelblum ou I. Katzenelson dont Roskies analyse l'extraordinaire activité au cœur de l'abîme, en fournissent la preuve évidente. La poésie devient, elle aussi, une des armes de la résistance spirituelle des Juifs. L'œuvre d'A. Suzkever, poète et organisateur de la résistance dans le ghetto de Vilna, témoigne de cette lutte contre l'extermination physique et culturelle.

Saluons donc ces deux ouvrages importants qui mettent en évidence, avec érudition et finesse, quelques paradigmes fondamentaux de l'histoire juive. Ils constituent en cela deux approches neuves et originales de la littérature juive.